

M. Michelet.—C'est une sépulture sacerdotale où l'homme, aux dépens de son orgueil, se réconcilie avec la nature, se soumet à elle humblement... La sépulture est encore un mariage. (Orig. du Droit, introd., 64.)

L'Ecolier.—Sépulture sacerdotale ! Seriez-vous du système de Condorcet, qui prétendait que, quand il n'y aurait plus de prêtres et de rois la mort tomberait en désuétude ? Que dites-vous de l'enfer ?

M. Lermnier.—L'enfer est un mensonge, ce dogme ne se trouve pas dans le christianisme. C'est une pernicieuse imposture que rien ne justifie. (Ami de la Rel., 10 mai 1834.)

M. Ferrari.—C'est une épouvantable absurdité. (Extr. de Vico, 385.)

M. Laroque.—Rien n'est plus véritablement impie. (Journ. de l'Instr. publique.)

M. Comte.—L'enfer est un conte comme celui de Croquemitaine. (Cours d'Ast., Union cath. 66.)

L'Ecolier.—Admettez-vous un purgatoire ?

M. Magnin.—Non, cette idée de purgatoire ne fit partie de la croyance générale qu'au Xe siècle. (C. de Lit. étr. 1834.)

L'Ecolier.—Il paraît que le livre des Machabées, les évangiles et les épîtres des apôtres, qui en parlent ou le supposent, ont été composés au dixième siècle ? Existe-t-il un paradis ?

L'Inspecteur.—Non, la terre est un lieu privilégié... dire que la terre est un lieu d'exil, c'est nier en tout les pouvoirs de l'âme. (Livre d'Inst. mor., 246.)

L'Ecolier.—Vous ne croyez donc pas à une autre vie ?

M. Broussais.—Telle est ma foi, je ne crois rien et je n'espère rien pour une autre vie, parce que je ne saurais me le représenter. (Prof. de foi. Ami de la Rel. t. 100, p. 113.)

M. Michelet.—Théologiquement parlant, la vie future est la suprême individualisation. Quant aux récompenses et à la pénalité, il ne faut point en chercher d'autres que dans la forme même du souvenir. (Cours au coll. de Fr.)

L'Ecolier.—Pas d'enfer, pas de ciel, pas d'autre vie. Dieu nous a donné une soif inextinguible pour la science, qui augmente à mesure que nous essayons de l'apaiser.—Elle ne sera jamais éteinte, Dieu nous trompe.— Nous avons une active que rien n'épuise ; une ambition que le succès ne fait qu'aiguiser ; des desirs que rien ne rassasie.—Nous mourons inquiets, humiliés, déchus ; Dieu nous trompe.—Le besoin de jouir nous dévore, et tous les plaisirs terrestres ne le satisfont pas : Il ne nous a été donné que pour notre malheur.—Tous les peuples anciens et modernes ont cru à l'existence de l'enfer et du paradis.—Préjugés.—Ce qui se trouve partout ne peut venir que de la vérité.—Cet examen est faux.—Tous les législateurs donnent à leur loi une sanction ;—Dieu a été moins prévoyant.—Il nous donne des commandemens, nous ordonne de les observer, nous promet récompense, nous montre des châtimens.—Comédie.—Nous voyons quelquefois le méchant heureux, et l'homme heureux mourir dans la misère ; il faut bien que tout rentre dans l'ordre un jour ;—Cela n'est pas nécessaire.— Robespierre ne peut rester en paix à côté de la vertueuse Elizabeth ; et un Néron ne peut avoir le sort d'un Vincent de Paul.—Pourquoi pas ?—Mais c'est détruire le seul frein qui retient le méchant tout-puissant ; c'est enlever la seule consolation qui reste au pauvre malheureux.—Qu'importe ?— Mais il s'agit d'une éternité de bonheur ou de malheur ; le plus sûr serait de vivre de manière à s'assurer un sort :—Vogue la nacelle, arrivera ce qui pourra.—O absurdité ! O méchanceté ! O aveuglement ! Mon Dieu, ne m'abandonnez pas ; le succès d'un procès m'absorbe tout entier, que le succès de mon salut ait au moins quelques unes de mes pensées.

BIEN ET MAL MORAL.

L'Ecolier.—Sur quoi sont fondés le bien et le mal moral ?

M. Lafaist.—Sur la raison : la règle suprême de nos actions est trouvée, toutes les lois que notre raison, ayant déclaré une action bonne ou mauvaise nous nous jugeons tenir à l'accomplir ou de nous en abstenir. (Cahier de Mor. et de Psycholog.)

L'Ecolier.—Comment, M., osez-vous, sans rougir, lâcher la bride à toutes les passions ?

M. Villemain.—Sur le succès ! C'est un arrêt de la justice éternelle, qu'une volonté honnête et ferme atteigne son but, et qu'une volonté faible ou vicieuse soit au moins condamnée au châtement de l'impuissance. (Alm. universit. 1842.)

L'Ecolier.—Tout ce qui réussit est donc honnête ; tout ce qui ne réussit pas est vicieux ! Chatel, Ravillac, Louvel, vous êtes honnêtes gens, vous réussîtes dans vos projets ; braves Polonais, vous êtes des scélérats, vous avez été vaincus...

M. Damiron.—Sur le bien de chacun ! Jouir et souffrir des causes qui, de quelques façons, nous favorisent ou nous contrarient dans notre marche vers le bien, les aimer ou les haïr, les rechercher ou les repousser, sont choses très licites, je dirai très obligatoires. (Cours de Philosophie, t. 1, etc. etc.)

L'Ecolier.—Je croirai volontiers, messieurs, que tout est égal pour vous, et que vous n'admettez ni bien ni mal.

M. Lermnier.—Y a-t-il du bien ? Qu'est-ce que le mal ? Qu'est-ce que le bien ? Il n'y a pas de mal ! L'enfer est un mensonge ; le mal une chimère. (Rev. t. 7, 644.)

L'Ecolier.—Quel fou déchainé ! M. Jouffroy, qu'est-ce que le bien et le mal moral ?

M. Jouffroy.—Le mal n'est point quelque chose de positif ; c'est l'imperfection du bien ou de l'ordre ; ce qu'on doit dire du bien, c'est qu'il est imparfaitement bon, que son ordre n'est point complet. (Sorb. et Phil., 42 et suiv. du Mal et du Bien 374.)

L'Ecolier.—De sorte que, traiter son père, voler son voisin, trahir sa patrie, ne sont point des choses positivement mauvaises ? Il y a même de l'ordre là dedans, seulement il est incomplet ? Autant valait-il répondre comme votre collègue.

M. Lermnier.—Il n'y a de positif que ce qui est idéal ; et les facultés idéales n'ont pris leur essor qu'après les deux premières époques du monde : celle des chasseurs et des pasteurs ; lorsque, à la troisième époque, l'agriculture eut rendu la nourriture plus certaine et plus abondante. (Rev. 3e série, t. 3, 257.)

L'Ecolier.—Donc les idées viennent du ventre, les facultés intellectuelles de l'estomac, l'homme ne pense que lorsqu'il est bien repu ? O brutes !

M. Lafaist.—Le bien, pour l'homme, ne peut être connu que par sa destinée, la destinée de l'homme consiste à développer le plus possible les penchans : donc, c'est en quoi consiste aussi son bien. (Cahier de Mor. et Psychol.)

L'Ecolier.—Réfutez vous vous-même, s'il vous plaît ?

M. Lafaist.—Si l'homme, pourtant, a été fait pour le bonheur, il y aurait, entre sa condition et sa destinée, une étrange contradiction, puisque les passions mènent à un état pénible. (Ibid.)

L'Ecolier.—M. Bellaguet, la morale est-elle nécessaire ?

M. Bellaguet.—Elle n'est pas sans utilité ; voilà pourquoi je suis d'avis qu'on enseigne aux enfans quelque science de mœurs, afin que sachant ce qu'il faut faire dans la vie et pourquoi il faut le faire, ils se conduisent comme d'honnêtes citoyens. (Al. uni. 1832.)

L'Ecolier.—Messieurs les instituteurs, suivez-vous les conseils de l'illustre professeur ? Où en sont vos enfans en fait de culte et de morale religieuse ?

—Nous n'enseignons pas ces bêtises là. (Tabl. de l'Inst. etc. par M. Lorrain.)

L'Ecolier.—M. Bouillier, à quel signe peut-on connaître que la morale est en progrès ?

M. Bouillier.—Le vrai progrès moral et religieux consiste en ce que chacun obéit à la loi qu'il se donne lui-même, et qui doit être aussi considérée comme la volonté du Créateur, révélée à son esprit par la raison.

L'Ecolier.—Et vous avez intitulé le livre qui renferme ces principes, catéchisme admirable ! Oh ! vraiment il est admirable ; mais c'est de bêtise ; Citez une époque heureuse où ait fleuri cette morale.

M. Bouillier.—L'époque où elle a exercé plus d'empire sur les âmes a été la fin du 18e siècle.

L'Ecolier.—L'époque où dominaient Voltaire, Rousseau, Diderot, Helvétius, et où régnaient, avec le bourreau pour ministre, l'échafaud pour autel et les honnêtes gens pour victimes, les Danton, les Carrier, les Lëbon, les Marat, les Robespierre, etc.

A continuer.

BULLETIN.

Des On-dits.—Noyé.—Etats-Unis.—Nouvelles d'Europe.

Depuis quelques semaines, la politique du pays paraît presque assoupie. Tous les journaux sont d'acc. Les uns se tiennent aux aguets et se lamentent ensuite de n'avoir rien pu découvrir ; les autres expliquent et commentent les faits passés suivant leurs goûts et leurs inclinations, ayant toujours soin de leur donner la couleur qui leur revient le mieux. Celui-ci est toujours prêt à censurer ce que l'autre approuve ; celui-là ne parle que des personnes et de la nécessité de rappeler l'ex-ministère, tandis que l'autre n'y voit qu'un contre-bonsens indéfinissable ou une inconséquence ridicule qui ressemblerait plutôt à un enfantillage qu'à une démarche gouvernementale. Quelques-uns s'empressent de repousser toute possibilité d'un rapprochement entre le gouverneur et ses ex-ministres, appuyant cette impossibilité sur ce que la retraite des ex-ministres ayant été volontaire et de leur choix, sir Charles ne peut plus les demander ; quelques autres se bercent de l'espoir qu'un nouveau ministère se formera bientôt, que les vues libérales du gouverneur ne peuvent manquer d'être appréciées et comprises, que le libéralisme et le patriotisme bien reconnus de ceux qu'il a voulu appeler et retenir auprès de lui aurait dû suffire pour en convaincre. Ils espèrent que les délais apportés par le gouverneur à la formation de son ministère, parce qu'il se veut composer d'hommes agréables à la majorité de la chambre, feront enfin ouvrir les yeux sur la pureté de ses intentions et la légitimité de ses principes. Quelques autres croient que la dernière élection de Montréal doit suffire pour convaincre M. Viger de l'inutilité d'attendre plus longtemps, qu'il perd son temps et ses peines à rester au pouvoir, que toute tentative de se part de se rallier les esprits, fit-il même des miracles, sont des coups d'épée dans l'eau. Il en est d'autres pourtant qui croient que la vérité finira par se faire jour